2486

SAINTE ODILE

PATRONNE D'ALSACE QUE L'ON FÊTE LE TREIZE DÉCEMBRE

ÉVOCATION DRAMATIQUE

PAR

JEAN VARIOT

PARIS
COLLECTION "BELLUM"
GEORGES CRÉS & Cie, ÉDITEURS
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116
—
1916

SAINTE ODILE

PATRONNE D'ALSACE
QUE L'ON FÊTE LE
TREIZE DÉCEMBRE

DU MÊME AUTEUR

La très véridique histoire de deux gredins (*Épuisé*).

Les hasards de la guerre (*Crès et Cie*).

Petits écrits de 1915 (*Crès et Cie*).

Brochures.

L'œuvre d'Elémir Bourges (*Mercure de France*).

Notes sur l'optimisme en politique (*Lethielleux*).

Pour paraître :

Les grandes heures de Ribeaupierre.

Le fidèle soldat et la belle de Haguenau.

SAINTE ODILE

PATRONNE D'ALSACE QUE L'ON FÊTE LE TREIZE DÉCEMBRE

ÉVOCATION DRAMATIQUE

PAR

JEAN VARIOT

PARIS
COLLECTION "BELLUM"
GEORGES CRÈS & Cie, ÉDITEURS
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116

1916

HAVELTRÉ

2 exemplaires sur japon à la forme, marqués A et B (Hors commerce).

36 exemplaires sur japon impérial (dont 6 hors commerce), numérotés de I à XXX et de XXXI à XXXVI.

LIBRARY
JAN 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2643
A56
S3

COPYRIGHT BY JEAN VARIOT, 1916.

Tous droits de traductions, de reproductions et d'adaptations cinématographiques réservés pour tous pays, y compris la Russie.

✝

A MES CAMARADES

DU 169e RÉGIMENT D'INFANTERIE

TOMBÉS

AU

GRAND-COURONNÉ DE NANCY,

AU

BOIS LE PRÊTRE

ET

A LA BATAILLE DE CHAMPAGNE

1914-1915

PERSONNAGES

Odile.
Attic, duc d'Alsace, père d'Odile.
Le Comte Hugues, fils d'Attic, frère cadet d'Odile.
Le prétendant.
Le médecin.
Le soldat.
La mère du soldat.
Le diseur de bonne aventure.
Le prêtre.
Valets, fauconniers, piqueurs, veneurs, mendiants, pèlerins.
Comparses.

A Hohenburg. — Fin du VIIe siècle.

LA NAISSANCE

LA NAISSANCE

Les derniers rayons de soleil éclairent la terrasse du château d'Hohenburg. A gauche, une porte s'ouvre dans une tour; un par un, sortent des soldats et des valets qui se dirigent vers les hauts créneaux, et regardent la plaine. Au loin, la fanfare de chasse d'Attic, duc d'Alsace, retentit puis se rapproche.

Tous restent immobiles, dans l'at-

tente, et l'on distingue les cris des chasseurs qui gravissent les sentiers.

Peu à peu, l'ombre descend; une torche s'allume au-dessus de la porte et le diseur de bonne aventure apparaît. Il est vêtu d'une robe verte, ornée de pierreries fausses. Il est coiffé d'une sorte de turban qui ressemble à la coiffure des anciens d'Égypte, et il tient une longue canne dans sa main droite.

Soudain, les hommes debout près des créneaux se retournent et baissent la tête. Attic entre sur la terrasse, suivi de ses veneurs et de ses piquiers, qui alignent à terre le gibier abattu. D'un coup d'œil, il compte les pièces; mais il aperçoit le diseur de bonne aventure, seul éclairé par la torche.

ATTIC

Que se passe-t-il aujourd'hui chez moi, devin ? Tu ne me rends visite qu'aux instants solennels de ma vie. Le jour où j'ai tué d'un seul coup d'épieu l'ours noir qui hantait nos routes et dévorait les voyageurs, tu fus à mon côté. Alors, je n'avais pas vingt ans. Quand me fut confié ce duché d'Alsace dont je suis fier comme peut l'être Odin de son fils le soleil, tu fus présent à mon réveil. Quand j'ai choisi ma femme, tu es venu au festin des noces. Il y a déjà bien des années. Le temps court comme les torrents. Et toi, tu restes toujours le même, sans changer ni vieillir, pareil à une idole vivante. Moi, j'ai bien du fil blanc dans mon poil roux. Ma peau se ride, et mes

membres s'alourdissent. Je ne puis plus chasser les bêtes, et peut-être viens-tu me dire qu'il faut quitter la vie. Parle! Attic est assez fort pour entendre son destin!

(*Le diseur de bonne aventure secoue la tête en signe de négation.*)

ATTIC

Pourquoi restes-tu sans parler? Les dieux ne veulent-ils plus te confier leurs secrets ou crains-tu de les offenser en me dévoilant leur volonté?

(*Le diseur de bonne aventure, avec sa canne, trace à terre deux traits qui se croisent.*)

ATTIC

Confident des forces mystérieuses

qui régissent le monde, tu es peut-être le seul homme que je respecte et craigne sur la terre. Veux-tu des perles de l'Orient, pour orner ta robe ? Veux-tu des pièces de monnaie si lourdes qu'elles crèvent les poches ?

(*Le diseur de bonne aventure de nouveau secoue la tête en signe de négation, et de nouveau trace à terre les deux traits, plusieurs fois.*)

ATTIC

Quelles figures marques-tu sur le sol, comme à regret ?

LE DISEUR DE BONNE AVENTURE

Maître, j'ai pendant des années subi l'influence du soleil, de la pluie et des vents. J'ai composé avec ce bâton les

dessins les plus compliqués. J'ai remué le sable et la boue à mon gré. J'ai représenté ce que j'ai voulu aux yeux étonnés des hommes. Je possède la science des vieux pontifes de l'Asie centrale. Et voilà qu'aujourd'hui je ne suis plus maître de mes mains. Un trait vertical, assez grand, et vers le haut, croisant, un trait horizontal, plus petit, cela n'est pas un dessin !... et c'est cela seul, en cet instant, que je peux marquer. Cela ne représente rien. Cela ne me dit rien. Où est mon talent passé ? Maître, pour la première fois de ma vie, je sens que je ne comprends pas...

ATTIC

Eh ! si tu ne sais plus que dire, laisse-moi passer et entrer dans ma demeure. J'ai hâte d'aller me chauffer.

LE DISEUR DE BONNE AVENTURE

Maître! depuis des mois, tu as quitté Hohenburg. Tu as chassé tour à tour les hommes et les bêtes, puisque tel est ton jeu! Tu t'es nourri de viandes grillées sur un feu de branches mortes; tu as bu l'eau des ruisseaux et respiré l'air humide des vallées profondes. Tu as presque oublié ta maison, ta femme et tes gens; si je suis aujourd'hui devant toi, c'est qu'un enfant t'est né.

ATTIC

Un enfant!... Laisse-moi passer, je cours le voir!... Est-il beau?

LE DISEUR DE BONNE AVENTURE

Maître, c'est une fille.

ATTIC

Ah ! je suis moins pressé... Devin, tu ne me fais pas plaisir !

LE DISEUR DE BONNE AVENTURE

Pourquoi me reprocher la vérité ?

ATTIC

C'est que l'on doit être fier d'avoir un fils pour continuer la race ! Ah ! je lui aurais tôt montré à manier la pique et le harpon ! On ne tue pas le renard comme on tue les loups. Il faut apprendre, sans quoi l'on est un maladroit. Et qu'est-ce qu'un maladroit ? Et puis, durant les jours torrides, je l'aurais entraîné parmi les rochers, sous les cascades glacées. Par Nichus, roi des Tritons, qu'il eût été beau à voir, se ouant comme un ondin ! Oui, j'en

aurais fait un homme, un homme qui ne se laisse arrêter ni par son cœur, ni par ses désirs, ni par rien : un homme fort. Ce qu'il faut être. Au lieu de cela, c'est une fille qui m'arrive ! Qu'est-ce que je peux apprendre à une fille, moi ? Rien du tout. Je suis un homme fort. Je ne saurai rien pour elle, qui sera l'enfant de ma femme : elle ne sera pas mon enfant. Si je crie, elle pleurera, comme sa mère !... Je suis très contrarié.

LE DISEUR DE BONNE AVENTURE

Maître ! je ne sais quelle volonté me pousse à marcher vers toi. Et regarde, malgré moi, je trace toujours ces deux traits... Maître ! je tourne autour de ta personne redoutée, duc d'Alsace ! Et encore ces deux traits... Qu'est-ce qu'ils

peuvent signifier? Regarde : ils sont en multitude... et ressemblent aux instruments de supplice, dont se servaient les Romains pour châtier les criminels...

Je ne comprends pas.

ATTIC

Sais-tu que je te crois un songe-creux? Je ne comprends non plus que toi, mais que m'importe? Je sais ce qui est, et ne cherche rien d'autre...

LE DISEUR DE BONNE AVENTURE

Maître, la brise du soir lève les grains du sable... Le sol se brouille et le gravier tremble. Mais regarde... les signes sont intacts... le vent ne peut rien sur eux... Maître, il y a là quelque rapport avec la naissance de ta fille...

ATTIC

Tu parles comme un fou ! Je veux entrer !... On doit m'attendre, dans la maison.

(*Il se dirige vers la porte. Le diseur de bonne aventure va décrocher la torche et éclaire la trace des pas d'Attic.*)

LE DISEUR DE BONNE AVENTURE

Maître... écoute-moi et crois-moi. Tes lourdes chaussures n'ont pas effacé les signes, plus que le vent... Viens voir... je te dis la vérité !... Crois-moi... pas plus que le vent... les signes sont intacts... Diras-tu encore que je suis un songe-creux ?...

(*Il éclaire le sol et semble abîmé dans des rêves, tandis que les valets suivent leur maître.*)

LA CONDAMNATION

LA CONDAMNATION

UN CORRIDOR DU CHATEAU

Les murs, où sont accrochées des dépouilles de chasse, laissent passer de minces filets de jour par des meurtrières. A droite et à gauche, des issues donnant sur la terrasse. Entrent Attic et le médecin.

ATTIC

Depuis des mois, je suis en proie à l'ennui, et surtout à l'inquiétude. Quant

à la mère, elle ne peut qu'en gémir. voire en pleurer, et je vous assure que la naissance de l'enfant n'a point embelli ma vie. Ses yeux, certes, sont ouverts, tout comme des yeux sains et normaux; leur couleur est belle, d'un bleu-vert sombre avec des points d'or; mais quelle étrange fixité est la leur !... et quelle morne atonie !... Nulle vie, nul éclair dans ses prunelles ! C'est véritablement fort triste, une enfant qui tâtonne comme un mendiant...

LE MÉDECIN

Peut-être ses yeux ne sont-ils pas définitivement perdus. On a vu des gens trouver la lumière, longtemps après leur naissance. Ce sera peut-être le cas de votre fille.

ATTIC

Vous allez la voir. Les servantes l'amènent sur mon ordre, et vous pourrez juger... Fassent les dieux que mon appréhension soit vaine... Mais je doute que vous ayez le pouvoir de lui donner ce que la nature lui a refusé.

LE MÉDECIN

La voilà, sur les bras de sa nourrice...

(*Entrent deux servantes dont l'une porte l'enfant.*)

Placez-vous de manière qu'un rayon du soleil frappe sa figure.

(*La servante obéit.*)

Maintenant, faites un pas sur la droite, et mettez-vous dans l'ombre.

(*Il regarde le visage de près.*)

Revenez dans la lumière.

Rien n'a bougé... les paupières semblent de marbre...

ATTIC

Je vous l'avait dit... il y a de beaux jours que l'expérience a été faite.

LE MÉDECIN

J'ai, dans ma poche, un hochet que je veux donner à mon dernier né. C'est un bibelot de couleurs vives, et orné de clochettes. Le voici. Quand ils voient un tel jouet, les enfants ouvrent les mains...

(*Il agite le hochet qui tinte.*)

...mais votre fille, seigneur, est bien indifférente à ce qui amuse les autres.

ATTIC

Que faudra-t-il faire, pour tenter l'impossible ?

LE MÉDECIN

Il y a peu d'instants, je vous ai dit que des gens parfois trouvaient la lumière...

ATTIC

Ah ! je comprends que vous me dites des bonnes paroles... adieu ! En partant, vous croiserez le diseur de bonne aventure qui se tient dans la cour depuis la naissance de mon aveugle... Dites-lui de venir.

(*Le médecin salue et s'en va, suivi des deux servantes. Attic décroche un épieu attaché au mur, l'examine avec soin, en frotte la pointe contre la pierre.*)

ATTIC

A présent, le mal est irréparable. Il était dit qu'Attic n'aurait pas un fils, et c'est une fille infirme qui est venue. Mais il y a sur terre des consolations : la chasse en est une. Nous chasserons. Le cerf qui court avec sa biche et son faon léger sera jalousement, et âprement, et durement chassé, pourchassé, battu et tué, par celui-là qui n'a pas eu l'enfant de ses désirs... Ah ! Ah ! voici l'heure où la trompe sonnera par les bois épais, et où le gibier craintif se terrera dans ses trous ; gare !... fuyard dont la mort est écrite !

(*Entre le diseur de bonne aventure.*)

LE DISEUR DE BONNE AVENTURE

Maître, tu as fait appeler celui que

tu accusais naguère de songer creux. Je suis à tes ordres. Que veux-tu ?

ATTIC

Écoute... ne te rappelle pas les paroles prononcées ! Écoute bien... et réponds dignement. Quelle est la volonté des dieux envers un homme dont l'enfant est aveugle ?

LE DISEUR DE BONNE AVENTURE, *baissant la tête.*

Maître, je redoute ta force et ta colère. Laisse-moi ne pas répondre !

ATTIC

N'aie pas la moindre crainte ! mais parle dans la grande liberté de ton cœur.

LE DISEUR DE BONNE AVENTURE

Maître, celui dont la lignée est aveu-

gle n'a pas accompli ses devoirs, ainsi que les dieux le commandent. Si ses enfants ne voient pas le jour, c'est que les dieux se détournent de lui ; ils ne verront pas le monde où leur père n'a point obéi aux grandes lois de la nature.

ATTIC

Donc un aveugle est une preuve vivante de la malédiction des dieux ?

(*Le diseur de bonne aventure reste silencieux.*)

ATTIC

J'ai compris ! Va-t-en ! Je te donnerai de l'argent, malgré tes mauvaises paroles !... Va-t-en !

(*Le diseur de bonne aventure disparaît.*)

L'homme de garde !...

(*Un soldat se présente.*)

Va dire aux servantes qui veillent sur ma fille que je l'attends ici.

(*Le soldat sort et revient suivi des deux servantes dont l'une porte Odile.*)

ATTIC, *au soldat.*

Pose ta pique à terre... bien ! Et maintenant prends dans tes bras ma fille Odile.

LE SOLDAT

Dans mes bras ?

ATTIC

Oui, ne fais pas l'étonné. Obéis. Et vous les servantes, retirez-vous, j'ai à causer avec cet homme.

(*Les servantes se retirent comme à regret.*)

LE SOLDAT

Mais je ne sais pas tenir les enfants, moi ! Elle va se mettre à crier. Que voulez-vous, mon maître ?

ATTIC

Tu connais le Maennelstein, du côté le plus abrupt ?

LE SOLDAT

Oui, maître.

ATTIC

Tu as eu quelquefois le vertige, quand tu as regardé le gouffre qui semble une fissure vers l'antre de la terre ?

LE SOLDAT

Oui, maître.

ATTIC

Tu vas, de ce pas, monter au Maennelstein...

LE SOLDAT

Monter au Maennelstein ?

ATTIC

Oui... et de là tu précipiteras l'enfant, et tu reviendras me dire que la chose est faite.

LE SOLDAT

Je précipiterai l'enfant ?

ATTIC

Oui, l'enfant.

LE SOLDAT

L'innocente que vous m'avez mise sur les bras ?... Et moi qui croyais que c'était par plaisanterie, ou encore

pour donner une marque de bienveillance à un vassal...

ATTIC

Fais ce que je commande...

LE SOLDAT

O maître... je ne pourrai pas...

ATTIC

Est-ce que tu vas gémir et faire le sensible ? D'ailleurs, je te paierai !

LE SOLDAT

Maître... maître... les enfants, c'est sacré !... Ils n'ont jamais fait de mal à personne... alors il ne faut pas leur faire mal. Quelquefois, quand je suis en faction sur la terrasse, j'aperçois les petits du village qui courent comme des lapins... çà me distrait, maître...

c'est si gentil à voir !... et quand on prend sa retraite, quand on n'est plus bon à rien, et qu'on reste assis sur un banc, dans un jardin, comme une vieille machine usée, parce qu'on est fatigué de tout ce qu'on a fait, on les regarde jouer sur le sable, au bon soleil, et ils viennent pour qu'on leur raconte ce qu'on a vu à la guerre...

Et vous voulez que j'aille la tuer... l'innocente... non ! ça n'est pas possible. Je me suis engagé pour batailler contre des hommes forts, des hommes bien armés, et pas pour faire souffrir la pauvre petite chose ! Vous êtes mon maître, et vous pouvez commander, et vous avez tous les droits sur moi, et je n'ai pas le droit de vous désobéir... Alors, ayez pitié de moi !... Vous regretterez plus tard, je vous

assure. Pardonnez si je vous parle si franc, mais vous verrez, d'ici trois ou quatre ans, elle vous embrassera gentiment et elle vous apportera des beaux boutons d'or ou des bouquets de liserons. J'avais une petite sœur à la maison, que je n'ai plus vue depuis que je suis parti soldat... si vous saviez comme je voudrais la revoir à présent...

ATTIC

Tu m'ennuies, avec ton discours... Est-ce que tu n'as pas honte de raisonner comme une femme ?

LE SOLDAT

Maître... maître... je vous assure que je ne suis pas un couard... mais ce n'est pas de la bravoure que vous me demandez...

ATTIC

Tu feras ce que j'ai dit !

LE SOLDAT

Maître... on sait partout que vous ne l'aimez pas, et cela parce qu'elle est aveugle. Ce n'est pas sa faute... Ne le lui faites pas expier !...

ATTIC

Tu me conseilles, à présent ?

LE SOLDAT

Mais non... je ne me le permettrais pas... J'essaie d'obtenir que ce ne soit pas moi qui accomplisse le crime.

ATTIC

Tais-toi !

LE SOLDAT

Car on saura que c'est moi...

ATTIC

Tu feras ce que j'ai dit et ta vie en répondra ! Avant une heure, entends-tu ? avant une heure... Sinon, ta tête et tes épaules ne seront plus camarades !...

(*Il sort.*)

LE SOLDAT, *regardant Odile.*

Pourquoi es-tu si malheureuse, toi ? As-tu demandé à venir au monde ? Es-tu encombrante ? Es-tu méchante ? Qu'est-ce que tu es venue faire parmi nous, qui ne sommes pas bons ? Tu es dans les bras, maintenant, d'un pauvre homme de guerre qui a reçu un ordre. « L'ordre », tu ne sais pas

ce que c'est... tu ne sais rien. Tu as une toute petite bouche, qui attend le sein de la mère, et des fins doigts roses. Et tes yeux... Qu'est-ce qu'ils ont, à te les reprocher ?... ils sont beaux comme tout ; ils sont purs ; ils n'ont jamais vu et ne verront jamais ce que nous voyons, — et ce n'est pas un malheur pour eux.

Je suis bien ennuyé, Odile, d'être obligé de te tuer...

. . . . . .

Oh ! jamais... non, jamais je ne pourrai... ça me poursuivrait toute la vie... toute la vie, je reverrais ton regard.

(*A voix basse.*)

Écoute... écoute... nous allons désobéir... Viens... je vais t'emmener chez ma mère; c'est une femme charitable, comme sont souvent les pauvres...

Je dirai que tu es mon enfant, et que ta mère est morte... parce que si je lui disais la vérité, même sachant que tu es la lignée du duc d'Alsace, elle ne te soignerait jamais comme sa petite-fille, la fille de son garçon. Elle ne te reprochera pas d'être aveugle, elle... Viens !... partons doucement et on n'ira pas au Maennelstein... ne pleure pas... on n'ira pas... on va leur jouer un tour, un bon tour de soldat, tous les deux; on va leur faire une bonne farce... partons tout doucement... on n'ira pas au Maennelstein...

L'INTÉRIEUR D'UNE CHAUMIÈRE

Une vieille femme est assise près du feu. Une jeune fille dort près d'elle. C'est la nuit.

LA VOIX DU SOLDAT, *sur la route.*

Eh ! ma mère, ma bonne mère, voilà votre fils le soldat qui revient !

LA MÈRE

Ma fille, réveille-toi, c'est la voix tant attendue !

LE SOLDAT

Eh ! ma mère, ma bonne mère, ouvrez la porte, car la bise est dure, mais l'âtre flamboie !

LA MÈRE

Ma fille, va vite ouvrir, pour qu'il entre au plus tôt !

(*Il paraît à la porte.*)

LE SOLDAT

Bonjour ma mère, et bonjour, sœur; je vous amène une petite fille. C'est la mienne : soignez-la bien.

LA MÈRE

Mon bon garçon, de qui la tiens-tu ? Tu avais donc pris ta femme sans nous le dire ?

LE SOLDAT

Oui, ma mère; excusez-moi. Dans le métier, on n'a pas le temps d'avertir. Je me suis marié. L'enfant est née. La mère est morte.

LA MÈRE

Mon fils, elle ne te ressemble guère...

LE SOLDAT

C'est qu'elle ressemble à sa mère.

LA MÈRE

Mon fils, elle est vêtue de bien beaux habits, pour la fille d'un soldat.

LE SOLDAT

Mon maître est charitable; son épouse aussi; ils m'ont fait en cadeau de l'habiller richement.

LA MÈRE

Mon fils, elle a de grands yeux doux.

LE SOLDAT

Ma mère, elle est aveugle.

LA MÈRE

Hélas ! quel grand malheur ! Nous ne l'aimerons que mieux, et ta sœur la guidera pour faire ses premiers pas.

LE SOLDAT

Je ne pouvais la garder... alors je vous l'apporte.

LA MÈRE

Mon fils, tu as bien fait. Nous la ferons baptiser.

LE SOLDAT

Ma mère, avez-vous quelque argent, pour les menues dépenses ?

LA MÈRE

Mon fils, j'ai peu d'argent, mais pour elle on s'arrangera.

LE SOLDAT

Ma mère, en retournant mes poches, tout le long de la route, j'ai trouvé deux petites pièces. Il est juste que je vous les offre.

LA MÈRE

Mon fils, on les mettra de côté, en cas de besoin.

LE SOLDAT

Ma mère, il me faut repartir, car je n'ai la permission que jusqu'au matin.

LA MÈRE

Hélas! mon fils! sitôt venu, sitôt parti?

LE SOLDAT

Hélas! il le faut bien!

LA MÈRE

Je vais te donner du pain, pour mettre dans ton sac, une chemise, et un mouchoir. Et puis, dans un flacon, voici un doigt de vin.

LE SOLDAT

Adieu, ma mère, et adieu, sœur.

LA MÈRE

Adieu, mon fils; et tâche de nous revenir...

LE SOLDAT

Ah !... ça, ma mère, on ne sait jamais...

(*Il sort. On l'entend courir et tout à coup sa voix lointaine*) :

Je vous remercie, ma mère...

LA VOCATION

LA VOCATION

LA TERRASSE D'HOHENBURG

Dix-huit ans plus tard, Attic, très vieux et courbé, assiste aux exercices de son fils, le comte Hugues, qui fait des passes de grande épée à deux mains avec le soldat.

ATTIC

Économise tes forces... Ah! sang qui bout dans tes artères! Si dès le

commencement, tu jettes ton ardeur sans compter, l'adversaire t'attendra et finira par t'épuiser !

HUGUES

Il est vrai... mais aussi, je puis le mettre hors d'état de me nuire, dès les premiers coups. N'est-ce pas vous qui me dites qu'il faut, dans un combat, être fort le premier ?

ATTIC

Oui... mais dans l'art de combattre, il faut tout savoir : être tantôt rapide, tantôt lent, paraître faible aussi parfois, pour mieux cacher sa puissance. Recommence les passes.

(Hugues refait les mouvements et d'un coup désarme le soldat.)

LE SOLDAT

Voyez-vous cela ? l'apprenti qui bat son maître ?

HUGUES

Tu as fait une faute, camarade... tu as lâché du pied droit.

LE SOLDAT

Eh ! oui, c'est bien la vérité et vous en avez profité.

ATTIC

Ah ! sang qui bout dans ses artères... Celui-là est bien à moi ! Celui-là, j'en serai fier. Celui-là aura un bel héritage ; riche en forêts, riche en blés, riche en vignes, il saura tout garder ! Il est en de bonnes mains, parmi les soldats et les valets qui ne lui apprennent pas les détours du cœur, mais

qui lui montrent à défendre sa vie ou à supprimer celle du voisin gênant. Eh ! voyez-le qui bondit et qui frappe comme un ruffian des troupes barbares... Il ne tâtonne pas ses coups !... Il a un regard de feu, il n'a pas un regard mort, lui...

Voici l'heure des vassaux ; je te laisse travailler, fils ; désarme-les tous, amuse-toi dans les tournois forcenés ; tu en tireras profit pour plus tard ; car bientôt, avec celui-ci ou celui-là, il faut en découdre. Hohenburg est une belle carrière... d'ici peu je ferai sonner une lice, et tu y prendras ta part, garçon ; et je compte bien que je ne rougirai pas de toi !

(*Il s'éloigne. Hugues continue l'exercice, mais soudain, le soldat laisse retomber son épée.*)

LE SOLDAT

Pardonnez-moi, Monseigneur. Arrêtez un moment. Il me faut vous dire qu'il est ici, dans une allée, quelqu'un qui veut vous voir et vous parler ; mais qui ne le pouvait pas en présence de votre père.

HUGUES

Et pourquoi ne le pouvait-il pas en présence de mon père ?

LE SOLDAT

Dans la crainte des colères du maître et contre vous, et contre moi.

HUGUES

Mais de quoi s'agit-il, mystérieux enseigneur dans l'art de s'escrimer ?

LE SOLDAT

Vous allez le savoir sur-le-champ.

(*Il fait un signe. Le diseur de bonne aventure apparaît.*)

LE SOLDAT

Le duc, avant votre naissance, a beaucoup respecté cet homme. Puis il l'a méprisé et rejeté. Ce qui fait qu'il n'a jamais reparu ici; mais aujourd'hui, bravant le danger, il vient, porteur d'un message.

HUGUES

De la part de qui ?

LE DISEUR DE BONNE AVENTURE

Voici ce que dit le message :

« Comte Hugues, vous n'avez jamais compris pourquoi votre mère est morte

de langueur, et quel mal secret dévorait son âme. Il faudra un jour que vous appreniez la vérité, et mieux vaut que vous l'appreniez par moi que par d'autres. Comte Hugues, vous croyez être l'unique enfant du puissant duc d'Alsace : sachez qu'il est quelque part une jeune fille qui est votre sœur, qui aime votre père, et qui vous aime, et qui prie pour vous deux.

« Attic, obéissant à des sentiments que nous devons juger louables, puisqu'il est le père, a voulu faire disparaître votre sœur quand elle n'était âgée que de quelques mois. On a dit que l'ours d'un montreur de bêtes avait dévoré l'enfant, mais l'enfant doit la vie à un pauvre homme qui sert au château depuis de nombreuses années et qui, au péril de sa vie, a désobéi à son

maître. C'est lui qui vous amènera le diseur de bonne aventure.

« Hugues, c'est votre sœur, votre sœur Odile qui vous fait parler et qui vient vous demander de parler au père.

« Dites-lui que je ne suis plus aveugle, parce qu'un jour on m'a baptisée (je vous expliquerai ce que cela veut dire) et que j'ai vu la lumière de Dieu (je vous expliquerai, je vous expliquerai) !

« Dites-lui que, s'il me voyait, il n'aurait pas horreur de moi.

« Dites-lui que vous voulez bien que je vienne à la maison ; que la présence de votre sœur ne vous gênera pas ; je ne serai pas encombrante. Que, d'ailleurs, si l'on veut, je partirai très vite. Mais j'ai une mission à remplir... ou plutôt un devoir, envers notre père.

Avant la fin de ce jour, je serai sur la terrasse d'Hohenburg.

« Surtout, veillez à ce que la colère du père ne fasse point tort au pauvre homme qui m'a sauvée. »

Comte Hugues, voilà ce que, par ma bouche, te dit ta sœur Odile.

LE SOLDAT

Il est certain que je serai bien étonné si, ce soir, ma tête et mes épaules sont encore camarades, comme il disait !

HUGUES

C'est donc toi qui l'as sauvée, toi si dur, si brutal, si grossier, toi qu'on n'aime guère parce qu'on te sait un homme qui ne recule pas devant les coups ?... C'est donc toi ?

LE SOLDAT

Allez... Allez... n'en parlons plus. Comme dit l'autre, c'est de l'histoire ancienne.

HUGUES

Vieux frère, il y a pourtant ceci qui va se passer : c'est à savoir que je vais t'embrasser.

LE SOLDAT

Tout ça, c'est des grimaces !

HUGUES

Allons... ne fais pas le méchant !. . tu as des sourcils en broussailles, mais derrière, ton regard est bonasse... et tu as une barbe en éventail, mais quel bon sourire... et les grosses pattes... qui remuent si bien le fer, elles ont

donc su se faire bien douces, pour ne pas faire mal à la petite fille ?...

LE SOLDAT

Ne m'en parlez pas... j'en tremble encore. Quand on est une femme, rien de facile comme de porter un enfant; mais allez donc voir, avec des battoirs pareils... ne pas abîmer la petite chose contre sa cuirasse !

HUGUES

Il ne sera pas dit, vieux frère, qu'on ne t'a pas remercié.

LE SOLDAT

Vraiment, mon garçon, tu m'ennuies beaucoup. C'était si naturel... tu verras les beaux yeux qu'elle a... et puis,

comme il dit, — et tout de même ça m'est resté sur le cœur, — si ma tête et mes épaules ne sont plus camarades eh ! bien, ça vaut encore mieux que de commettre un crime, car moi dont le métier est de tuer, je n'aime pas les crimes; et puis, au fond, il m'en sera reconnaissant, après qu'il m'aura occis. Ça, c'est dans l'ordre. Je l'ai sauvée pour qu'elle revienne un jour chez son père, et en la sauvant je savais ce qui m'attendait. Mais ça n'a aucune espèce d'importance. Je ne sais pas si je dis bien ce que je veux dire, parce que ces vieux souvenirs, ça me remue toujours un peu ici, quelque part dans le corps, et ça pourrait bien être à la place du cœur. Tiens, reprenons les épées... Va-t-en, devin... Et nous, recommençons à travailler. Il arrivera ce qu'il

arrivera; mais je préfère ne plus songer à toutes ces aventures.

(*Le diseur de bonne aventure se retire et ils recommencent à jouer de l'épée. Cependant, un cantique lointain s'élève peu à peu. Des voix graves alternent avec des voix aiguës, s'arrêtent quelques instants pour recommencer plus fortement. Hugues et le soldat posent les épées.*)

HUGUES

Allons aux créneaux... C'est elle qui monte vers nous.

LE SOLDAT

Elle est dans un char traîné par six bœufs blancs, dont les cornes sont do-

rées. Et voyez d'ici sa robe argentée qui brille d'un éclat non pareil. Voyez les paysans qui l'entourent, teneurs de faulx, fichées dans le prolongement des perches.

HUGUES

Quatre hommes en robes portent sur leurs épaules l'image d'une femme.

LE SOLDAT

Et la foule brûle des parfums devant l'image.

HUGUES

Vieux frère, grâce à toi, il sera doux pour moi d'avoir une amie de mon sang...

LE SOLDAT

Oui... oui... et puis les armes on les

mettra aux rancarts... d'ailleurs je n'y serai peut-être plus...

(*Entre Attic, suivi de ses vassaux.*)

ATTIC

Le temps de la fête du blé est passé depuis des mois... Quel est donc ce cortège de chanteurs qui court le pays? Ils semblent se diriger vers le château. Qu'on aille savoir ce qu'ils nous veulent.

(*Le soldat sort en courant. Les voix sont très proches. On entend, répété par plusieurs groupes,* « Reine des Cieux, priez pour nous ». *Puis soudain, tout se tait. Le soldat revient.*)

LE SOLDAT

Maître, une étrangère qui doit ac-

complir un long voyage, demande au duc d'Alsace s'il veut bien la laisser reposer, elle et ses gens, durant quelques heures.

ATTIC

D'où vient-elle et qui est-elle ?

LE SOLDAT

Elle ne m'a rien dit d'autre. Mais, à son parler, elle arrive de France. Puis-je lui dire d'entrer ?

ATTIC

Dis-lui qu'Attic se méfie de ses ennemis, mais qu'il ne refuse jamais l'hospitalité à celui qui n'a point d'intentions néfastes.

(*Le soldat sort de nouveau.*)

ATTIC

J'ai mal rêvé cette nuit... Je me suis éveillé et je croyais encore entendre pleurer ma femme...

Hugues, mon enfant, viens près de moi ; ta place est à mes côtés..

(*Odile apparaît, précédée du soldat qui la tient par la main. Elle est entourée de paysans et de mendiants. Près d'elle, le diseur de bonne aventure.*)

LE SOLDAT

Maître, voici celle qui demande l'hospitalité d'Hohenburg.

ATTIC, *en lui-même.*

Quel âge aurait-elle à présent ?

LE DISEUR DE BONNE AVENTURE

Bonjour, maître... je suis toujours le même... je n'ai pas vieilli... mon bâton seul a changé; une gourde y est attachée; et il ne me sert plus pour dessiner...

ATTIC, *en lui-même.*

Elle aurait bien près de vingt ans. (*Haut*). Que va-t-il se passer encore, chez moi, devin? Durant combien d'années ne t'ai-je vu?

LE DISEUR DE BONNE AVENTURE

Je ne suis plus devin... j'ai perdu mon orgueil... je ne sais plus l'avenir. Je ne sais rien de rien. Je suis soumis, simplement.

ATTIC

Alors, que viens-tu faire ici, et qu'accompagnes-tu la voyageuse ?

LE DISEUR DE BONNE AVENTURE

Maître, je suis venu te dire ceci : j'ai appris quelle était la force mystérieuse qui jadis, certain soir, me faisait marcher autour de toi, en traçant des signes dont je ne comprenais ni la forme ni le sens. Et aussi je suis venu te dire : si rien n'est plus triste que les yeux d'un aveugle, rien n'est plus beau que découvrir la lumière de la vérité.

ATTIC

Tu parles en phrases insensées... mais je comprends que, peut-être, tu te ris de moi.

LE SOLDAT

Maître, sans se rire des gens, on peut parfois, en cachette, négliger leurs ordres.

ATTIC

Tous, ici, prenez garde ! Vous pourriez perdre la vie si rapidement...

LE SOLDAT

Maître, je t'ai toujours servi avec fidélité, mais tôt ou tard, il faut bien avouer ses fautes.

ATTIC

Vos paroles cachent des tromperies passées... Prends garde à toi le premier !

HUGUES, *se plaçant entre son père et le soldat.*

Père, arrête ta colère. Ne saisis pas ton épieu !

ATTIC

Je crois deviner !... laisse la place nette ! Ne te mets pas devant moi !

HUGUES

Père, si tu m'aimes, lâche l'épieu !

ATTIC

Ne reste pas devant ! Ne me brave pas ! Va sur le côté !...

LE SOLDAT

Laisse-le faire, Hugues, laisse-le faire... c'est dans l'ordre. Ne reste pas entre nous deux, mon garçon, je t'en

supplie... au nom de la vieille amitié !...

ATTIC

Tu oses parler, toi ?...

(*Il lance l'épieu qui transperce Hugues.*)

HUGUES, *s'affaissant.*

Au cœur !... père... au cœur !... J'ai le corps qui tremble.

ATTIC

Bah ! ce n'est rien. Ne sois pas douillet. Tu es à peine touché ! Je n'ai plus la main sûre, à mon âge ! Qu'on me donne un autre épieu, pour le drôle !...

ODILE, *s'élançant et s'agenouillant.*

Frère !... mon frère !... mais vous ne voyez donc pas qu'il va mourir ?...

Et moi, je suis votre fille que vous avez voulu faire tuer !... Toi, frère, pardonne-moi. C'est à cause de la venue de ta sœur misérable que tout ton sang s'échappe par ta blessure !...

HUGUES

Sœur, il faudra, comme tù m'as fait dire, prier pour moi...

ODILE

Oui... oui... mais pardonne, frère, pardonne-moi.

(*Hugues reste silencieux; il est mort.*)

LE SOLDAT

Duc d'Alsace, tuez-moi. C'est ma faute. Pauvre petit ferrailleur... il ne respire plus... il est tout blanc...

ATTIC

Je n'ai plus la force de rien faire... j'ai la bouche sèche !

ODILE

Seigneur, ayez pitié du pauvre enfant... et du père.

ATTIC, *à sons inarticulés.*

Mais les dieux !... les dieux ! qu'ont-ils donc à s'acharner contre moi ? Est-ce que je ne donne pas mes offrandes aux devins ? Est-ce que je ne leur sacrifie pas les plus belles bêtes de mes étables, est-ce que je ne les invoque pas chaque jour ? Odin, et Freïa, et Nichus, et les Nornes, pourquoi avez-vous guidé l'épieu sur le cœur de l'enfant désiré, puis chéri... le seul être que j'aimais ? Dieux terribles, je ne

vais pouvoir que ramper comme une bête traquée... Vous m'avez fait tuer mon fils... Vieilles mains criminelles, je vous ferai couper !... je vous ferai couper !...

ODILE

Père, pourquoi invoquez-vous des dieux qui ne sont que des images informes, créées par l'imagination des hommes ?

ATTIC, *qui gémit.*

Tais-toi, ma fille, ma pauvre fille que j'ai voulu faire tuer... Tu vas exciter leur colère...

(*Il tombe à terre, près du corps de son fils.*)

Il y a sous terre, au Champ du feu, un palais dont chaque pierre est une

étoile. Là, trois Nornes aveugles filent le destin des hommes ; condamnent celui-ci et sauvent celui-là. Moi, elles m'ont condamné.

ODILE

Il y a une écurie faite de plâtras, où l'on ne peut entrer que courbé en deux : là, des bergers regardent un enfant qui dort sur de la paille.

ATTIC

Il y a une nef, dont cent rameurs battent les flots tout le jour. Elle monte et descend tour à tour les grands courants du Rhin; et à l'avant, se tient Odin, maître de la nature.

ODILE

Il y a une barque à douze pêcheurs. Son mât est brisé; elle est prête à cou-

ler. Il y a un homme de Galilée qui marche sur la mer.

ATTIC

Il y a le chariot d'or, qui à la fin du soir, s'enfonce dans le Lac blanc.

ODILE

Il y a un éclair qui déchire un grand voile.

ATTIC

Il y a Nichus, qui regarde nos actes; et nous faisons tout ce qu'il veut.

ODILE

Il y a un accusé, pieds et poings liés, qui comparaît devant un juge indifférent.

ATTIC

Au promontoire extrême que bai-

gnent les eaux de l'Océan du Nord, Freïa, dans la nuit, contemple un pâle soleil, immobile sur l'horizon glacé.

ODILE

Au bas d'une grosse poutre, se tient une femme qui pleure sur les pieds d'un homme accroché !

ATTIC, *se redressant.*

Pourquoi réponds-tu à ce que j'invoque par des pauvretés ?

ODILE

Ces pauvretés sont la vérité.

ATTIC

Enfant que j'ai tant aimé... triste mort...

. . . . . .

ODILE

Père... père... laissez-moi rester près de vous... Je voulais venir pour que vous n'eussiez plus de remords au souvenir de l'autre... de celle que vous aviez mise dans les bras du soldat...

ATTIC

Hélas!... la punition...

ODILE

Non père... ne parlez pas de punition. On a versé un jour sur mes lèvres le sel d'amertume, et sur mon front, l'eau qui purifie. Et de ce jour, j'ai vu ce que je ne voyais pas avant, et j'ai entendu des voix qui me commandaient de venir près de vous, dans Hohenburg.

ATTIC

Alors... tu veux bien être ma fille, tout de même ?... malgré ce que j'ai fait... et malgré ce mort...

ODILE

Père, laissez votre filie vous donner le baiser de paix... Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux... vous êtes pauvre, mon père,... si pauvre !...

ATTIC

Mais qui t'a donc appris à dire ces choses ?... ma fille, il me semble que mon cœur, mon dur cœur se réchauffe à les entendre.

ODILE

Père, il vous faut abandonner vos biens, qui ne sont que misère.

ATTIC

Ma fille, qu'y a-t-il donc de changé par le monde ?

ODILE

Il y a qu'un magistrat d'entre les Romains, maîtres sur la terre, a laissé condamner le fils du charpentier.

ATTIC

Ma fille, comme autrefois le diseur de bonne aventure, je ne comprends pas... je ne comprends pas...

LES GRANDEURS DU MONDE

LES GRANDEURS DU MONDE

UNE SALLE D'APPARAT

Attic assis sur un trône de pierre, la tête dans une main, semble sommeiller. Odile au milieu des vassaux s'entretient à voix basse.

ODILE

Les heures qu'il passe, sans rien entendre ni voir, sont pour lui bien-

faisantes. Parfois, ses violences passées remontent en lui, mais s'arrêtent à sa gorge. Il tombe alors, et s'abîme en rêves, loin des souvenirs amers.

UN VASSAL

Nous ferons tous le nécessaire pour adoucir sa vie, perdue à jamais. Ou plutôt nous ferons notre possible : car nous sommes de trop dures gens pour guérir les maladies d'une âme. Nous ne savons pas ce que vous savez, et nous n'avons pas un cœur comme le vôtre.

ODILE

Vous l'avez servi, craint et puissant. Vous serez remerciés, tous, de le servir à présent, visité par de tristes images.

UN VASSAL

Nous pourrons, si tel est votre désir, veiller discrètement, la nuit, sur son sommeil. Quand il crie des sons inarticulés, nous pourrons, nous aussi, venir lui dire une parole, ainsi que vous faites. Jamais vous ne reposez, toujours auprès de lui, comme s'il était un enfant. Croyez-moi : vous céderez un jour à la fatigue et c'est pourquoi nous voudrions vous aider.

ODILE

Je puis très bien ne pas dormir; je puis très bien rester des jours et des nuits continuellement debout. Mais je vous déclare que vous avez de bonnes âmes.

UN VASSAL

Depuis que vous êtes venue parmi nous, dans ce château qui sera vôtre un jour, nous avons compris que vous êtes lumière et que nous ne sommes que ténèbres.

ODILE

Personne, ici-bas, n'est lumière ou ténèbres. Nous ne sommes que les instruments de Dieu.

LE SOLDAT

Pourtant, quand il crie et gémit, parce qu'il entend pleurer ta mère ; quand il voit ton frère, l'épieu dans la poitrine ; quand il chasse avec son bras les visions de la douleur, si nous lui disons : « Calmez-vous, pauvre maître, vos yeux vous ont trompé. Les

morts sont bien tranquilles ! » le voilà qui se cramponne à nous, et qui répond : « Vous n'êtes rien... Vous ne pouvez rien... l'irréparable est consommé.,. allez-vous en ! » Mais toi, tu lui poses la main sur le front et tout s'arrête : ses soupirs et ses pleurs. Puis, il s'endort.

ODILE

Si nul intrus ne vient ici pour jeter le désarroi, nous arriverons peut-être à lui donner un semblant de paix.

UN VASSAL

Mais il y a toujours des intrus, et votre présence les attire et les attirera ; témoin le riche Eberarth.

ODILE

Qu'importe la tempête si les mâts sont solides ?

LE SOLDAT

Le mieux serait de louvoyer pour éviter les vents mauvais.

ODILE

Toutes choses sont réglées par qui nous commande. Le père sera sauvé, et cela seul nous importe.

LE SOLDAT

Voilà le maître qui a ouvert ses yeux et qui se redresse. Taisons-nous et mettons-nous à l'écart. Il ne veut voir que sa fille...

(*Un silence. Tous se placent sous les voûtes d'accès, et Odile reste seule devant son père qui la regarde un long moment. Puis, avec effort, il lui fait signe d'avancer.*)

ATTIC

Pourquoi ce créateur de toutes choses, dont tu me parles, a-t-il créé le regret ? Pourquoi, puisque mes dieux ne sont que néant et puisqu'il est la vérité, pourquoi, s'il donne le pardon, vient-il, jour et nuit, à chaque minute, me torturer ? Réponds-moi, ma fille; tu as jeté le trouble dans mon âme; tu as tué mes vieilles divinités et je les foule aux pieds. Tu m'as dit qu'un monde nouveau s'était levé, comme on voit l'aurore qui éclaire tous les recoins de la nature et fait se refermer les fleurs de la nuit.

Et mon triste corps tremble toujours; mon cerveau se décompose sous sa carapace osseuse, et mes yeux me trompent et me font voir de vaines appa-

rences. Dis-le moi : pourquoi a-t-il créé le regret ?

ODILE

Père, la souffrance est mère de la délivrance. L'amertume et les pleurs, et les cris, et les vaines apparences, et toutes ces douleurs qui consument le corps, c'est tout cela le meilleur de vous. Bienheureux celui qui ressent durement et pleinement le regret, parce que son cœur n'est pas endurci. Mais malheur à celui qui vit seul, et qui n'a point, à sa droite et à sa gauche, les continuels repentirs de ses péchés passés.

ATTIC

Rien ne vit plus pour moi. Je suis étonné de sentir les battements de mon cœur.

Je ne vois ni le vert des prairies, ni le noir des sapins, ni l'or des blés, ni le bleu du ciel; et le soleil ne me chauffe plus.

Attic, duc d'Alsace, qu'est devenue ta puissance? Où est la foule des vassaux courbés? Où sont les ambassadeurs obséquieux; où sont les alignements à perte de vue des soldats immobiles, les yeux fixés sur toi?

Et j'ai tant voulu dominer le monde!...

ODILE

Père, il faut chasser tous les désirs de domination. Il faut tout oublier de ce qui vous a fait riche et fort.

ATTIC

Mais je suis pourtant le chef!... le chef craint et respecté! Je ne veux

plus, non, je ne veux plus rester là, assis sur ce siège de pierre, comme un roi fainéant qui dort après s'être gavé !... Mais qu'est-ce que je dis là ? Je ne suis gavé que de l'horreur de mon crime... Donne-moi ta main, ma fille; mon front brûle.... Oh ! pourquoi ai-je connu ton Dieu si tard ?

ODILE

Il n'est jamais trop tard. C'est lui qui nous l'a dit. Et quelques minutes avant que sonnera la suprême heure du monde, les derniers arrivés seront les bien venus, tout comme les vieux fidèles.

ATTIC

Tu as des paroles douces, pour parler à ton vieux père. Mais, est-ce que tu ne m'entoures pas d'illusions ?

ODILE

Quittez votre manteau de brocart, et endossez la pèlerine du routier. Ne commandez plus à voix haute, mais soyez simple et juste. Ouvrez votre porte à l'homme de passage, et faites-le manger côte à côte avec vous.

ATTIC

Crois-tu donc que cela détruira ma souffrance ? Qui peut souffrir autant que moi ?

ODILE

Croyez-vous que votre Créateur n'a point souffert plus que vous, quand il envoya son fils, tout exprès pour qu'il fût tué par nous qu'il sauvait ? Car il y eut cette grande condamnation du

Fils par le Père, et le calice ne s'est pas éloigné.

ATTIC

Mais moi, je ne suis qu'un homme misérable qui ai tué ce que j'aimais.

ODILE

Alors, vivez comme un misérable. Je vous le dis. Ouvrez vos portes, toutes vos portes : celle que garde un pont qu'on lève et baisse chaque matin et chaque soir et qui est gardée par des soldats, celle qui mène à vos cuisines, celle qui mène à la salle d'apparat, celle qui mène à votre chambre. Car vous, duc d'Alsace, tout chargé par votre lourde conscience, qu'êtes-vous, sur cette terre, plus que le lé-

preux dont la triste chair souffre d'un mal de mort ?

(*Attic, un moment, reste immobile, tenant la main de sa fille à plat sur son front. Il soupire et porte la main à son cœur.*)

ATTIC

Écoute... quand je songe que je pourrais ne pas t'avoir près de moi, en ces moments, il me semble que j'ai côtoyé, la nuit, un gouffre sans fin et qu'au jour j'ai compris le danger. Je bénis ce pauvre soldat qui a eu pitié de toi... Écoute... Je veux te parler... j'ai mis en toi tout ce qui peut me rester d'espérance. Ma fille, dis-moi que tu seras toujours soumise à ton père et que tu feras sa volonté.

ODILE

Le devoir l'ordonne.

ATTIC

Le devoir, dis-tu, l'ordonne. J'aime t'entendre ainsi parler. Mais comprends bien : quand on a, comme moi, durant toute une longue vie, commandé aux hommes, sans appel possible d'une autre force que la sienne; quand on a vu ses moindres désirs exécutés sur l'heure; quand on est la plus grande puissance qui domine une nation, on ne peut pas renoncer d'un coup... et c'est en cela qu'on est faible. Et l'orgueil ! le coupable orgueil, que tu méprises tant, ma fille ! Si tu savais comme il est tenace. Il est un compagnon qui ne lâche pas son étreinte, et

il vous murmure des conseils qu'il est impossible de ne pas entendre. On a beau ne plus vivre comme les autres, parce qu'on s'est retranché soi-même du nombre des vivants, on l'écoute toujours, l'orgueil, l'orgueil vieux comme le monde !... Et je me dis : « J'ai ma fille Odile, si je n'ai plus mon fils. Et par elle, mon sang peut continuer à vivre. » Il y a ici, depuis hier, à Hohenburg, quelqu'un qui te veut prendre avec lui pour faire de toi sa femme. Odile, mon enfant, c'est un homme qui est un des maîtres de la terre.

ODILE

Père... père... l'heure n'est pas à ces déterminations. Songez que les voiles de deuil sont encore à nos fronts, et

que l'imagier n'a pas fini la dalle de mon frère Hugues.

ATTIC

Odile, sois bonne envers moi... et grâce à toi, ma maison ne sera plus un repaire où l'on ne parle qu'à voix basse de ce qui s'est passé un jour sur la terrasse...

ODILE

Ne soyons pas oublieux... parlons toujours à voix basse.

ATTIC

La souffrance est trop grande, il faut qu'elle prenne fin.

ODILE

Laissez passer un mois ou deux ; il est encore aujourd'hui trop tôt.

ATTIC

Ne retire pas ta main... et ne détourne pas tes regards. Aimes-tu ton père, Odile ? et feras-tu ce qu'il veut ? En ton mari, j'aurai un nouveau fils... il faut obéir, ma fille...

ODILE

Revenez à d'autres pensées... plus tard, nous parlerons de vos espérances si vous en avez encore.

ATTIC, *criant, et retenant Odile qui veut se dégager.*

Vous tous, vassaux et soldats, approchez-vous et faites la place libre à Eberarth le chasseur ! Reste près de moi, Odile, reste près de moi... tu

vas voir que c'est un homme imposant.

(*Entre Eberarth, couvert d'une armure brillante*).

ATTIC

Soyez le bienvenu, dans le cercle de mes gens, Eberarth; voici ma fille que vous convoitez.

EBERARTH

Odile, quand vous veniez à Hohenburg, sur le char traîné par six bœufs blancs, je vous ai croisée sur la route et je vous ai trouvée belle. J'ai abandonné mes vêtements de chasseur; j'ai jeté sur mes épaules une peau de bête, et je me suis mêlé aux pauvres qui vous suivaient. Et j'ai vu ce qui s'est passé sur la terrasse.

(*Un silence.*)

Duc d'Alsace, j'ai vu ton désespoir... j'ai pleuré ton fils, avec tes serviteurs. Et quand tu as invoqué Odin, Freïa et Nichus, j'ai admiré ta fille qui tenait tête, devant toi, aux plus inexorables divinités. Car s'il est vrai qu'Odin a une oreille dans chaque pore de sa peau, il l'a entendue qui lui opposait son Dieu à elle, qu'on lui a fait connaître en France. Et Odin ne l'a point jetée morte à côté de son frère. Ce que voyant, je l'ai aimée.

Odile, je suis baron sur la rive orientale du Rhin. Mon père habite un château qui est aussi grand qu'Hohenburg. Je possède des forêts et des plaines à l'infini; et je ne connais point les limites de mes biens. Je cours l'auroch et l'ours, et chaque soir vous entendrez la corne qui annonce le fidèle retour.

Toute la journée durant, des marchands au regard sombre et à la peau bronzée, fils de Perse ou d'Égypte, étendront à vos pieds des étoffes d'une incroyable richesse et vous présenteront des pierreries étincelantes.

Vous régnerez.

Odile, ne répondrez-vous pas ?

(*Un silence.*)

ATTIC

Pourquoi cacher ta figure dans tes mains, et pourquoi pleurer ? N'es-tu pas fière d'entendre les paroles du prétendant?

EBERARTH

Les dieux me sont témoins que j'ai parlé dans la pureté de mon cœur. Odile, j'ai voyagé par le monde et j'ai vu des femmes très belles, en grand

nombre, mais jamais aucune ne vous ressemblait. Dites si je vous déplais, et je partirai sans tourner la tête; et j'irai me venger en traquant les bêtes au plus sombre des bois.

ATTIC

Odile, ne refuse pas; il faut que tu aies des enfants qui me consoleront.

ODILE

Il faut, surtout, que votre mémoire soit pure dans le souvenir des hommes.

ATTIC

Il faut que ton père retrouve quelque bonheur, un jour.

ODILE

Il faut expier; sans quoi l'âme peut être perdue.

ATTIC

Odile, mon enfant, je sens les vieilles colères qui remontent, comme les innombrables globules dans un marais qui fermente.

ODILE

Oui, c'est l'âme qu'il faut sauver, et non le bonheur qu'il faut retrouver... Je ne veux vivre que pour Dieu, pour les pauvres et pour vous.

ATTIC

Les colères... voilà les colères !

(*Il se lève.*)

Je t'appellerai « fille dénaturée » et je te ferai enfermer et garder par des soldats... Mais les soldats... peut-on compter sur eux, pour ces sortes de besognes ?...

ODILE

Et moi, je vous mettrai la main sur le front, et je vous appellerai mon père chéri et respecté.

ATTIC

Des mots !... rien que des mots !... mais des actes, jamais !...

ODILE

Je prie, jour et nuit, pour vous.

ATTIC

Des mots...

ODILE

Père, les prières ne sont pas « des mots ».

ATTIC

Eberarth ! Prenez-la, je vous la donne.

J'avais raison de ne pas vouloir de toi, quand tu venais au monde. J'avais comme une intuition que tu ne m'aimerais pas.

ODILE

Père... père... la main sur le front... rappelez-vous... et direz-vous encore que je ne vous aime pas?

ATTIC

J'aurais dû aller moi-même au Maennelstein...

ODILE

Père... père... quand vous vous réveillez, que vous vous croyez seul et que vous appelez, est-ce que je ne suis pas auprès de vous?

ATTIC

Eberarth, emmenez-la, vous dis-je,

emmenez-la ! Peut-être sera-t-elle plus douce au jeune homme qu'au vieillard.

EBERARTH

Attic, ne la brusquez pas ! Je suis patient... je reviendrai plus tard. Mais je ne pourrais pas m'emparer d'elle, comme on fait d'une femme quelconque !

ATTIC

Ah ! vous aussi, vous êtes faible... Mais qui donc me servira ici ? Je veux qu'on se saisisse de ma fille... entendez-vous, tous ? entendez-vous ma volonté ?...

LES VASSAUX

Maître, nous obéirions si c'était possible... mais nos pieds sont comme attachés au sol !

ATTIC

Elle me brave... La voilà qui s'enfuit... arrêtez-la !... quelle folie est la vôtre, piqueurs, veneurs, souffleurs de trompes, vous qui ne bougez pas plus que des statues !

EBERARTH

Attic, votre fille se détache de vous...

ODILE, *sur le point de disparaître.*

Non, père, au contraire, suivez-moi !

ATTIC

La suivre ?... La suivre, dit-elle ? Pourquoi n'est-il plus là, mon fils ?... Ils se rient de moi, tous ; ils ne m'obéissent pas... Et je n'ai plus rien sur terre... Je n'aime personne, et personne ne m'aime. . . . . .

LA CHAPELLE D'UN COUVENT

C'est la nuit. La petite lampe rouge du chœur jette une faible lueur. Soudain, la porte s'ouvre et Odile vient s'abattre sur les marches de l'autel. Au loin retentissent des airs de chasse.

ODILE

O vieilles pierres de mon enfance ! Marches étoilées qui mènent à l'autel ! Dans la nuit, un père court sa fille, plus durement qu'il chasserait les animaux sauvages !

(*Des piétinements d'hommes et de chevaux se rapprochent. On entend des éclats de voix et le son ininterrompu des trompes.*)

ODILE

Lieu d'asile où la vieille mère du soldat m'a fait baptiser et où mes yeux se sont ouverts ! Qu'il est doux, quand je vais retomber dans les ténèbres, de contempler cette grande croix d'or que j'ai vue en premier, avant même la lumière du jour. Bientôt le printemps va fleurir et je serai à côté de mon frère, ensevelie.....

Et pourtant, Seigneur, empêchez ma mort. Non que je la craigne, mais pour que mon père ne commette pas un nouveau crime ! Ayez pitié du duc d'Alsace qui vous connaît mal : et permettez que son faible cœur éprouve votre bonté. S'il le fallait, la pierre serait marquée de mes deux genoux pour sauver son âme. Et il y aurait un creux,

tant couleraient mes larmes. Je ne suis qu'une pauvre fille, qui n'a jamais vécu que parmi les pauvres...

(*Entre un mendiant.*)

UN MENDIANT

C'est elle, je la reconnais... Venez doucement... elle a repris sa place de jadis.

(*Entrent deux autres malheureux.*)

LE DEUXIÈME

Elle pleure, comme autrefois.

LE TROISIÈME

Eh! ma fille!... retourne-toi!... est-ce que tu ne nous reconnais pas?

ODILE

La lueur est faible... je ne sais qui vous êtes.

LE PREMIER

Voyons... ne sois pas oublieuse... il n'y a pas un mois que tu nous as quittés. Ne reconnais-tu pas tes trois lépreux ?

ODILE

Vous m'avez appris à manger le pain sec.

LE DEUXIÈME

Et à le trouver bon.

ODILE

Vous m'avez m'appris à boire l'eau pure des ruisseaux.

LE TROISIÈME

Et tu n'as jamais ressenti du dégoût pour nos plaies.

LE PREMIER

On entend des chasseurs qui battent le bois... Tu accompagnes ton père, et tu as passé près du couvent ; alors tu as voulu revoir la chapelle, n'est-il pas vrai ?

LE DEUXIÈME

C'est la saison du renard, et les fumées s'élèvent : on grille les terriers.

ODILE

Ce n'est pas le renard que poursuit mon père...

(*Les pas se rapprochent de plus en plus.*)

LA VOIX D'ATTIC

Oui, je sais où elle est !... Ah ! j'ai retrouvé mes jambes !... la chasse... la chasse, c'est le plaisir des dieux !

ODILE, *aux mendiants.*

Partez, pauvres gens, il va vous arriver malheur !

LES MENDIANTS

Non... non... s'il y a quelque danger pour toi, qu'il soit aussi pour nous !

ATTIC, *apparaissant éclairé par un porteur de torche.*

Ah ! Ah ! je savais bien ! je savais bien ! Sonneurs, annoncez la mort... mais comme pour un gibier de choix... Traînez bien la note en longueur... distinguez-vous, mes garçons !

(*Une fanfare aiguë déchire l'air.*)

Tu entends, Odile ? Tu entends ? ma fille, qui m'as bravé ! Quelles sont ces

trois loques, devant moi? Ah! Ah! Ah! tes gardes du corps! Ah! Ah! ma fille qui se traîne avec des lépreux!...

ODILE

Seigneur, dites un seul mot...

ATTIC

Nous allons bien voir si mes dieux sont morts!...

ODILE

... le crime ne sera pas commis!

ATTIC

Odile! pourquoi t'es-tu enfuie?... et tu connais bien les bois; je me suis perdu trois fois en te poursuivant! Tu fais courir ton vieux père, dans la nuit. Tu es méchante, entends-tu? Tu as tué mes derniers espoirs. L'épieu!

prends garde à l'épieu qui saute au cœur !

(*Il brandit l'arme. Odile s'agenouille. Attic trébuche violemment.*)

Une main qui saisit ma jambe !... Lâchez-moi, l'homme qui rampez à terre !... Croyez-vous donc qu'on m'arrête si facilement ?

(*Il se baisse pour regarder.*)

Hugues... c'est toi, mon enfant ?... c'est ta main qui me retient ?... Tu es couché là sur les dalles ?... Tu as donc quitté la tombe, la tombe où je t'ai envoyé ? Comment fera-t-on pour te ramener au cimetière, si loin ? Il faudra une deuxième fois que je marche derrière ton corps ?... Ton vieux père te dit merci de l'avoir arrêté, mon enfant...

Hélas! ce sont les dieux de mon passé qui parfois viennent me hanter. Ils s'acharnent contre moi.

ODILE

Je vous avais dit de me suivre, sûre que vous sauriez très bien retrouver la fugitive, et je voulais venir ici, au pied de l'autel; je savais qu'une main arrêterait la vôtre.

ATTIC

Celle de Hugues, qui est là, à mes pieds...

ODILE

Non pas celle de Hugues, que vous croyez voir et qui dort loin de nous tous; mais une autre...

ATTIC

C'est vrai. J'ai beau chercher, tâton-

nant sur les pierres, je ne trouve plus le corps. Il n'y a ici que les trois mendiants qui se tiennent près de toi... Et pourtant une main m'a fait trébucher...

ODILE

Une puissante main...

ATTIC

.... qui a faussé mon jambier de fer...

ODILE

La plus puissante de toutes...

ATTIC

Je sais ce que tu veux dire, ma fille...

ODILE

Et c'est là le grand pardon... Dieu n'a pas voulu que le pécheur succombe

encore une fois. Les hommes sont aveugles; les hommes ne savent ce qu'ils font; les plus puissants comme les moindres; le gouffre est si près; la mauvaise action si facile; mais la main les saisit à temps, celle qui se posait sur la tête des enfants. N'oubliez jamais les pleurs qui ont été versés sur vous, et le sang qui a été répandu.

ATTIC

Ma fille, je ferai ta volonté.

ODILE

Retournons vers Hohenburg.

ATTIC

Les chemins sont mauvais, la nuit.

ODILE

Vous vous appuierez sur mon épaule.

ATTIC

Mes gens n'oseront pas revenir, avant le petit jour.

ODILE

Ne les réveillez pas. Les mendiants marcheront devant nous.

. . . . . .

(*Ils sortent.*)

LE RETOUR

LE RETOUR

LA ROUTE DE LA FORÊT

Odile et son père marchent dans la nuit.

ATTIC

Le cortège de mes souvenirs est bien lugubre, et dans les clairières, je crois entendre des plaintes.

ODILE

Ne craignez rien. Le jour va poin-

dre. Les oiseaux s'éveillent et bientôt vont chanter.

ATTIC

Ceux qui ont dominé les hommes n'ont jamais couru les routes en s'appuyant sur l'épaule d'une jeune fille. Respectueusement, les foules, devant eux, s'inclinaient.

ODILE

L'orgueil... le vieil orgueil.

ATTIC

Je suis le chef, le maître du grand pays d'alentour, et pourtant je trébuche dans le noir comme celui qui, le jour, est traqué, chassé de partout, et qui ne peut aller librement qu'une fois l'ombre venue.

ODILE

Qu'importe ! le tout est de bien souffrir.

ATTIC

Que ferai-je, une fois revenu dans Hohenburg ?

ODILE

Vous ouvrirez, toutes grandes, les portes.

ATTIC

Et tous entreront chez moi, comme chez eux ?

ODILE

Tous entreront chez vous, les plus pauvres surtout. Et il y aura des feux de grosses poutres, dans les cheminées, afin que les errants puissent réchauffer leur sang glacé par le vent des mon-

tagnes. Et sur votre table, le pain et le vin.

ATTIC

Que va-t-on dire de moi ?

ODILE

On dira que vous obéissez bien à la haute Volonté, et qu'Attic, duc d'Alsace, a eu le courage de s'humilier.

ATTIC

Ma fille, n'entends-tu pas marcher devant nous ?

ODILE

Ce sont des branches qui se sont brisées par le vent du matin.

ATTIC

Odile, des gens battent le sol de leurs semelles. Ce sont peut-être des compa-

gnons attardés de la chasse menée contre toi.

ODILE

Je ne devine que les ornières, à nos pieds... mais la clarté viendra bientôt...

ATTIC

Ma fille, on ne trompe pas l'oreille d'un chasseur... ni son œil... regarde tout près... ces trois formes... elles se parlent... je les touche presque.

ODILE

Le chemin est difficile et la pente est rude. Appuyez-vous sur mon bras...

ATTIC

Qui êtes-vous, les trois hommes, qui allez sur la route, parallèlement à moi ?.. et vous irez jaser... vous irez

dire que vous m'avez vu morne et boueux, un certain matin ?...

ODILE

Laissez-les en paix... vous allez leur donner de la crainte.

ATTIC

Ils font des gestes, sans me répondre... sans tourner la tête vers nous... allons ! qui êtes-vous donc ? Savez-vous que j'ai le droit de savoir ?...

(*Odile et son père marchent à la hauteur des trois personnages.*)

LE PREMIER

Nous sommes encore éloignés de soixante stades...

LE DEUXIÈME

Frères, c'est une bonne course, si ce qu'on nous a dit est vrai, et nous devons la faire le cœur en joie !

LE TROISIÈME

D'autant que les propos qu'on nous a rapportés sont dignes de foi...

LE DEUXIÈME

Hélas ! souvent les propos rapportés sont mensongers !

LE TROISIÈME

Et après ce que nous avons vu : le triomphe de l'injustice et du crime, cette ruée des passions, cette abominable frénésie protégée par l'indifférence des pouvoirs publics, nous sommes en droit de croire que jamais les

belles heures ne reviendront et que la mort a fait son œuvre.

LE DEUXIÈME

Il suffit de la volonté d'un seul méchant pour entraîner tous les autres. Il ne nous restera plus qu'à quitter le pays. Oui, frère, la mort a fait son œuvre.

Et pourtant... espérons... marchons encore et le plus vite possible.

LE PREMIER

De quoi vous entretenez-vous ainsi, en marchant ? Et d'où vient que vous êtes si tristes ?

LE DEUXIÈME

Êtes-vous seul si étranger dans Jérusalem que vous ne sachiez point ce qui s'y est passé ces jours-ci ?

LE PREMIER

Eh ! quoi ?

LE DEUXIÈME

Touchant Jésus de Nazareth, qui a été un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple...

LE TROISIÈME

Et de quelle manière les princes des prêtres et nos sénateurs l'ont livré pour être condamné à mort, et l'ont crucifié.

. . . . . .

ATTIC

Odile, ils parlent de ton Dieu.

ODILE

Écoutez-les, mon père, et continuons.

. . . . . .

LE DEUXIÈME

Or, nous espérions que ce serait lui qui rachèterait Israël; et cependant, après tout cela, voici le troisième jour que ces choses se sont passées.

LE TROISIÈME

Il est vrai que quelques femmes de celles qui étaient avec nous, nous ont étonnés, car ayant été avant le jour à son sépulcre...

LE DEUXIÈME

Et n'y ayant point trouvé son corps, elles sont venues dire que des anges mêmes leur ont apparu, qui leur ont dit qu'il est vivant.

LE TROISIÈME

Et quelques-uns des nôtres ayant

aussi été au sépulcre ont trouvé toutes choses comme les femmes les leur avaient rapportées; mais pour lui, ils ne l'ont point trouvé.

LE PREMIER

O insensés, dont le cœur est tardif à croire tout ce que les prophètes ont dit!

Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire?

. . . . . .

ATTIC

Odile... toi aussi, mon enfant, tu me dis de souffrir, à l'exemple de celui que tu appelles Christ.

Dis-moi ; viendra-t-il, le jour où je croirai en lui?

ODILE

Oui, père, le jour viendra ; mais il faut marcher encore !...

ATTIC

Jusqu'où ?... je ne reconnais plus mon chemin.

. . . . . .

LE PREMIER

Voici le bourg où vous allez. C'est Emmaüs.

LE DEUXIÈME

Une lumière brille aux fenêtres de la première maison, à droite.

LE TROISIÈME

C'est là, sans doute, l'auberge du village.

LE DEUXIÈME

Nous pouvons entrer, un instant, nous reposer et manger.

LE TROISIÈME

La route était pénible.

LE PREMIER

Adieu, frères, je continue.

LE DEUXIÈME

N'entrez-vous pas avec nous dans l'auberge ?

LE PREMIER

Il me faut aller plus loin encore...

LE TROISIÈME

Demeurez avec nous parce qu'il est tard.

. . . . . .

ATTIC

Ma fille, entrons avec eux, dans la maison. Je veux, moi aussi, me reposer...

(*Ils entrent dans l'auberge.*)

LE PREMIER, *à un domestique.*

Apportez du pain et du vin.

ATTIC

Frères... je vais, avec ma fille, m'asseoir à votre table... Si le domestique sert à manger pour trois, il y aura la suffisance pour cinq.

LE DEUXIÈME

Tirons les gobelets de nos besaces... car l'auberge est pauvre...

LE TROISIÈME

Vite une chaise pour le compagnon

qui nous a dit : « Insensés... » Il avait bien raison.

ATTIC

Je suis le duc d'Alsace... puis-je m'asseoir près de vous ?... . . . .

Ils ne me voient ni ne m'entendent...

LE DOMESTIQUE

Voici le pain et le vin.

Le premier personnage se lève. Il rompt le pain, regarde Attic et dit :

Prenez et mangez... ceci est mon corps.

(*Soudain, il resplendit d'une lueur éblouissante, et disparaît. Alors le deuxième et le troisième personnage se lèvent.*)

LE DEUXIÈME

N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant dans nous lorsqu'il nous parlait dans le chemin ?

ATTIC, *la face contre terre.*

Odile !... mon cœur aussi est brûlant... J'ai vu ses yeux fixés sur moi, qui ai voulu tuer ma fille et qui ai tué mon fils ! Et ses yeux pleuraient.

ODILE, *le relevant et lui posant la main sur le front.*

Je vous avais dit, père, que le jour viendrait... le jour est venu... Vous avez beaucoup souffert, et j'ai beaucoup prié pour vous, avec les pauvres du pays, qui avaient pitié de leur puissant maître...

ATTIC

Je leur donnerai tout... tout ce que je possède... Ah ! ces yeux pleins de miséricorde, et le pain rompu... J'ai compris... Il est venu un homme, parmi les hommes ; il a parlé ; et il est mort, accroché par les bras. Odile, ma fille, le voilà suspendu à cette chaîne de grains que tu portes toujours à ta ceinture. Laisse-moi regarder son image de cuivre, si petite dans mes mains. Une fois, il y a des années, une épine m'est entrée dans un doigt : quelles souffrances alors ! Et lui, c'est toute une couronne qui lui déchire la tête. Tu as mal ; continuellement ; tu saignes ; on voit tes côtes ; et ce sera jusqu'à la fin du monde. C'est à cause de nous tous. C'est à cause de moi. Je retombe tou-

jours dans le mal ; je te demande pardon ; mais ma fille Odile sait te parler bien mieux que je ne saurais faire...

ODILE

Retournons à Hohenburg, père, car il faut que le corps se repose. Nous avons encore une heure de marche... et voyez ; les trois lépreux qui faisaient route avec nous sont là... Ils donneront les réponses à nos prières, chemin faisant...

LA MORT D'ATTIC

LA MORT D'ATTIC

La salle d'apparat transformée en oratoire. Au centre, à la place du trône d'Attic, s'élève l'autel éclairé par la seule lueur de la lampe du chœur. Par les voûtes d'accès, entrent les religieuses de l'ordre fondé par Odile. Elles vont s'asseoir dans les stalles creusées aux murs, et après elles, vient la foule des pauvres et des malades. Odile se détache de parmi eux et baise les marches de l'autel.

ODILE, *prosternée le visage contre les marches.*

Il veut mourir là; là où il siégeait dans la gloire et dans la puissance; mourir là où il jugeait, où il absolvait, où il condamnait, où il parlait, sans qu'on entendît le souffle d'un seul auditeur.

(*Aux pauvres.*)

Il faudra que vous alliez chercher des branchages... Lui qui a tant aimé à courir les bois, vous le coucherez dans un linceul d'aiguilles de pins. Au fond du cloître, cette lueur qui s'avance, ce sont les torches qui précèdent son funèbre cortège. Il veut mourir là. Et sous cette pierre dort mon frère Hugues.

(*Un bruit de pas se rapproche.*)

Voici les porteurs de sa litière. Quand il traversait les villes, autrefois, tous craignaient son regard. Et aujourd'hui sous ce dais magnifique, son malheureux corps tremble et souffre. Pauvre père qui a été si rude et si misérable. Puisse-t-il être au nombre des élus, quand l'ange clamera des profondeurs de la terre que l'heure suprême va sonner pour les hommes.

Qu'aviez-vous donc besoin d'être obéi et d'être redouté, puisque vous deviez souffrir du mal que vous avez fait ?

On vous rendait les honneurs qui vous étaient dus. On admirait votre haute puissance. On enviait vos richesses. Mais un jeune homme, le cœur traversé, toujours gémissait à vos pieds. Et tous ignoraient vos souffrances, si

ce n'est une pauvre fille et quelques mendiants du pays.

(*Les domestiques posent doucement la litière. Attic se soulève.*)

ATTIC

Je me suis fait porter, une dernière fois, sur la terrasse... je me suis fait soulever par les serviteurs; j'ai regardé tout le pays... la plaine et les montagnes, éclairées par le soleil.

Ah ! comme la vie était belle !

ODILE

Père, vous avez donné votre château pour les prières et pour les soins qu'on doit aux humbles; votre salle des vassaux est devenue un sanctuaire. Vous y trouverez le repos.

ATTIC

Malgré tout, on se cramponne à la vie !... Quand l'auroch est transpercé, il bat l'air de ses lourdes pattes. Il essaie de se redresser, il s'arc-boute, il rue, il gémit... Je suis comme une âme folle. J'aurais voulu vivre encore, pour continuer de faire le bien, ma fille. Je me demande si j'ai fait tout le nécessaire, pour effacer.....

ODILE

On n'efface pas; mais on peut obtenir le pardon.

ATTIC

Je n'ai pas eu le temps de faire assez ! Les champs !... je n'ai pas donné les champs !... Et la vente en serait bonne ! j'ai voulu les garder... Ah ! l'avarice,

toujours l'avarice ! Et les bois... les bois immenses et profonds, quelles richesses n'apporteraient-ils pas ? Je le savais, et je n'ai donné que les pierres de ma maison !...

ODILE

C'est beaucoup ; votre maison est un bon abri.

ATTIC

Si j'avais tout donné, comme tu me disais, le pardon des hommes serait certain.

ODILE

Vous avez fait ce que votre cœur vous conseillait. Nul ici-bas ne doit vous juger. Quant au pardon du Créateur, il est le grand mystère que vous apprendra la mort.

ATTIC

Odile... écoute-moi ! je n'ai jamais craint la mort... je me suis heurté souvent à des ennemis qui étaient mieux armés que moi ; j'ai haleté dans les combats et bien des coins de la terre furent arrosés par ma sueur et par mon sang; mais je n'ai jamais reculé; mon étreinte était si implacable, au temps de ma jeunesse, que les plus puissants d'entre les chefs de guerre évitaient ma rencontre; et aujourd'hui en songeant que je vais comparaître, je voudrais reculer le départ... je voudrais, quelques jours encore, rester là...

ODILE

Père, ne soyez pas craintif. Rappelez-vous les yeux qui pleuraient, de

l'homme lumineux dans l'auberge de la route...

ATTIC

Ma fille, malgré l'espérance de le revoir, malgré l'amertume des derniers jours de ma vie, je songe aux grandes surfaces du monde que j'ai parcourues durant tant d'années et dont j'étais le maître incontesté.

Personne ne me succédera. Toi, tu vis pour Dieu, et tu as renoncé à toutes choses. C'est bien ainsi. Mais celui qui devait régner en ma place dort, les mains jointes, comme tu l'as voulu, et ma couronne de fer, brisée, est placée sur son cœur.

Hélas ! son jeune corps chaque jour va se décomposant; et tous mes désirs deviennent illusions.

Grandeur du vieil Attic, tu gis sous la pierre avec l'enfant.

ODILE

Un prêtre, venu d'un village voisin, va s'agenouiller près de vous.

(*Le prêtre se tient à côté d'Attic.*)

ATTIC

Je le reconnais, je crois... Il me semble qu'il est le fils d'un paysan d'Obernai.

LE PRÊTRE

Oui, maître.

ATTIC

Ton père venait faucher les pelouses de mon jardin, à chaque printemps. Tu l'accompagnais parfois, n'est-il pas vrai ?

LE PRÊTRE

Nous montions au château, une fois l'an.

ATTIC

Est-ce que tu ne jouais pas, dans la cour, avec mon fils Hugues, et ne lui montrais-tu pas à fabriquer des lance-pierres ?

LE PRÊTRE

Ces temps sont déjà lointains...

ATTIC

Donne-moi ta main. Je suis content de te voir. Tu es jeune, tu me rappelles l'enfant. Tu as l'âge qu'il aurait.

(*Le prêtre s'agenouille.*)

N'est-ce pas que c'était un gentil camarade et que tu avais grand plaisir avec lui ?

N'est-ce pas qu'il avait de francs yeux, et une jolie voix qui vous allait au cœur ?

N'est-ce pas qu'il était fort, et qu'il était beau à voir ?

Tu sais... j'ai bien fait mon métier, mon métier de chef... Les coffres sont pleins; les murailles tout au long des frontières sont solides, et bien gardées par des sentinelles bardées de fer, qui nuit et jour immobiles, ne quittent pas des yeux le pays des barbares ; l'ordre règne dans les villes ; les bandes errantes sont traquées par ma police; le laboureur travaille en paix, et tout prospère. Et c'est de toi, humble fils de la terre, jeune homme sans orgueil, que le puissant vieillard au terme de ses jours demande la parole de paix.

Ah ! nous sommes tous bien arro-

gants, au fort de notre vie ! Nous rions, nous crions, nous méprisons le prochain ! Et nous commandons et nous faisons tout plier. Rien ne nous résiste ! Et puis, vient le temps où nous comprenons le néant de la grandeur, parce que notre corps se glace. C'est alors que tu arrives près de nous, toi, pauvre porte-parole, qui sais la phrase qu'il faut dire à la minute de notre mort.

C'est toi qui vas blanchir ton puissant maître.

(*Le prêtre oint les lèvres, les mains et les pieds d'Attic.*)

ATTIC

Odile, je te remercie... j'ai voulu t'arracher la vie, jadis, mais tu m'as

préparé la belle route du Ciel. Grâce à toi, le païen va prier pour les multitudes, quand il aura sa place au nombre des élus.

Il entendra bientôt le chant triomphal des anges du Seigneur.

Ah! si je vivais encore une semaine je courrais les routes de mon duché, suivant mes trompettes de chasse, pour attirer la foule, et comme un batteleur, aux yeux des hommes, je me prosternerais au sol et frapperais ma poitrine avec des pierres.

ODILE

Voici le moment de la prière qui va sonner...

ATTIC

Reste près de moi... une heure encore, la dernière... Comme elle tinte

fortement, la cloche qui jette sa voix dans les vallées... Elle annonce la fin dernière d'Attic... Toutes les contrées d'alentour sauront bientôt que leur maître n'est plus...

Que va-t-il advenir du grand pays ?

Que va-t-il advenir des montagnes boisées et de la plaine fertile ?

(*Ils s'agenouillent tous... Les mendiants et les moniales croisent les bras et baissent la tête.*)

ODILE

Seigneur, ayez pitié de la langue de terre entre les eaux du Rhin et les rochers des Vosges ;

Ayez pitié des beaux champs de froment, de seigle et de houblon ;

Ayez pitié des longues routes blan-

ches, bordées de peupliers et qui se croisent parmi les vignes;

Ayez pitié des grandes sapinières, sur les pentes des montagnes, où les bûcherons travaillent nuit et jour;

Ayez pitié des villages d'où surgissent de minces clochers, parmi les maisons à grands toits rouges;

Ayez pitié de la fidèle race, des jeunes gens à forte encolure, des jeunes filles au regard clair, et des vieillards tout chargés de souvenirs.....

ATTIC

Odile, ma fille, pourquoi implores-tu le Seigneur, avec de l'angoisse et des larmes?

ODILE

Ayez pitié des plaines à perte de vue,

où tant d'hommes en foules dormiront sous les moissons.

Laboureur, combien de fois chez nous, en creusant ton sillon et en piquant tes bœufs, contourneras-tu, à l'aller comme au retour, des tertres anonymes, des croix sans inscriptions, disloquées par tous les vents.

Notre terre boira le sang versé, comme elle boit l'eau des pluies.

Le voyageur, au détour d'un sentier, admirera la majesté de la nature, et sous la lumière de nos ciels nuageux, évoquera cette grande étreinte des peuples luttant pour la conquête du beau pays.

Seigneur, ayez pitié du terrain des batailles.

J'entends les rumeurs et le tonnerre des armées.

Je vois, qui dévalent de l'Occident, des cavaliers qui s'arrêtent et font boire leurs chevaux dans l'eau du Rhin.

Je vois les masses de l'Europe du Centre qui reculent sous la poussée des hommes de l'Ouest; mais comme les marées qui gagnent et descendent, toujours battant les plages, le flot remonte à l'assaut. Il nous submerge. Il nous écrase. Seigneur, ayez pitié de la langue de terre entre les eaux du fleuve et les rochers des Vosges.

ATTIC

Le dur maître se sent mourir peu à peu. Odile, qu'ai-je entendu de ta bouche à l'heure suprême ?

ODILE

Dieu des armées, qui dispensez la

gloire, vous n'abandonnerez pas vos bons serviteurs.

Je vois une rivière, brillante comme un miroir, au soleil de septembre. Et vers ses bords, la ruée déferlant à nouveau, vient se briser pour y mourir. Et nous qui serons les vieux aïeux dans ces temps futurs, nos poussières se rassemblant, nos corps se reformant, nous saurons bien soulever nos têtes pour écouter le grand retour de la délivrance.

Père, dormez en paix. Si j'ai pleuré pour vous, si j'ai prié pour vous, que ne dois-je encore et pleurer et prier, en songeant à tous ceux-là qui combattront pour nos terres.

Sauveur, sur la Croix, qui nous regardez en grande pitié, vous qui avez souffert plus que tous les hommes ont

souffert, dites une parole pour ceux qui n'auront pas un regard en arrière, pas une hésitation, et qui marcheront droit en avant pour la reprise du vieux sol.

(*Attic est retombé sur sa litière. Puis il joint les mains et reste dans l'immobilité. Odile le considère longuement, pendant que l'un des assistants vient s'agenouiller près du corps.*)

ODILE

Bon compagnon de mon frère, toi qui m'as prise dans tes bras et m'as portée chez ta mère, pauvre soldat, tu es là quand ton maître touche à la minute dernière.

Soulève la pierre tombale. Et vous

tous, aidez-le à coucher le maître à côté de son fils.

(*Le soldat soulève la pierre. Des assistants prennent le corps d'Attic et le font descendre dans la fosse. Le soldat replace la pierre, sur laquelle Odile s'agenouille.*)

ODILE

Seigneur, accorderez-vous le pardon de mon père? Je resterai à vous implorer nuit et jour, ici, comme à la chapelle de mon baptême, et les traces de mes genoux seront marquées profondément dans le granit...

(*Une lueur s'élève, comparable à celle qui resplendissait autour de l'apparition dans l'auberge. Elle gagne l'autel, éclaire puis-*

samment la Croix, et semble traverser la coupole. Odile pleure, le visage caché dans ses mains.)

LE SOLDAT, *faisant le signe de la croix.*

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté... Notre sœur Odile nous a appris la fidélité.

. . . . . .

Alors les voix, au milieu de l'obscurité revenue, commencent à chanter l'office des morts :

De profundis clamavi ad te, Domine.

. . . . . .

FIN

Paris.

Octobre 1915.

ACHEVÉ
D'IMPRIMER
LE CINQ DÉCEMBRE
MIL NEUF CENT QUINZE,
PAR ARRAULT, A TOURS,
POUR GEORGES CRÈS
ET Cie, PARIS.

RIX : 1 FRANC 50.

PQ
2643
A56
S3

Variot, Jean James
Sainte Odile

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET